

CLAUDE NAEL AVAIT ORGANISÉ la visite du président des parfums Robert Gallot à son atelier de création de Moustiers Sainte-Marie. Au matin, une voiture avec chauffeur avait accueilli Philippe Mazuret à l'aéroport de Marseille-Provence. La journée avait été douce et ensoleillée comme elles peuvent l'être en octobre. Dans l'après-midi, Mazuret avait donné son accord pour le parfum. Il avait promis de passer la première commande sous huitaine, et invité Claude Nael à Paris pour lui présenter l'équipe chargée du développement et du lancement du parfum.

À l'hôtel près de l'Étoile où le couple séjourne habituellement, Claude se remémore ces moments d'échanges. Un frémissement de doute le traverse. Depuis la visite de son président à Moustiers, il n'a pas eu de nouvelles de la maison Gallot.

Blanche aime ce petit immeuble haussmannien, situé à proximité des clients de Claude, et tous deux

apprécient la chambre mansardée du sixième étage avec vue sur les toits bleus de zinc. Leur choix s'était trouvé conforté par l'atmosphère aimable et familiale, et surtout par l'odeur des draps, qui sentaient le propre et non la lessive. Cela évitait à Claude d'avoir à envelopper l'oreiller de sa chemise pour couvrir l'odeur douceuse des muscs de synthèse qui les imprègnent habituellement – pour lui la négation du parfum, la marque de ces hôtels semblables partout, anonymes et ingrats.

Debout, impatient, il boit la moitié d'une tasse de thé, embrasse Blanche, passe sa veste en cachemire et sort de la chambre, un trench-coat au bras. Il descend d'un étage, appelle l'ascenseur – celui-ci ne monte qu'au cinquième. Il regarde sa montre. Il est trop tôt. Ce surcroît de temps l'incommode, il décide de prendre les escaliers en bois, recouverts depuis peu d'une épaisse moquette rouge – l'odeur de la colle se mêlant à celle de la cire souligne le changement. À chaque palier, il marque un temps d'arrêt, et s'immobilise devant le miroir pour vérifier sa mise. Il aime l'élégance de Philippe Noiret ; il a la même voix grave, qui participe de sa séduction, et par mimétisme s'habille de beaux vêtements, même s'il ne sait pas toujours les accorder. Il est chaussé en permanence de richelieux chocolat, jamais

noirs. Claude aime les habitudes et les cultive, pour être libre dans son art.

Après la deuxième porte vitrée, le froid de la rue le saisit. Il remonte le col de son trench-coat et noue serré un foulard de soie. Puis il s'engage sur l'avenue Carnot pour atteindre la place de l'Étoile et gagner les Champs-Élysées. À cette heure, la circulation est fluide, quelques cafés sont ouverts, les serveurs sortent les parasols chauffants et ordonnent les chaises. Il pense aux années passées avec la maison Gallot, au président précédent, au nouveau qui l'avait surpris par ses connaissances musicales – lors de sa visite, il avait joué au piano une des *Gymnopédies* d'Erik Satie. Anxieux de nature, il s'invente en marchant des situations extravagantes, des dialogues improbables, afin d'anticiper des répliques. Il est persuadé que ce trait de caractère le prévient de tout désagrément. Il arrive, enfin, devant le siège des parfums Robert Gallot. Comme il est toujours en avance, il décide d'aller admirer la Seine au pont Alexandre-III. Puis il revient. La réceptionniste l'accueille en souriant, lui remet le badge habituel et l'accompagne d'un regard bienveillant jusqu'à l'ascenseur. Il appuie sur le bouton du dernier étage. La secrétaire, qu'il connaît depuis longtemps, le reçoit et le conduit, en passant devant des

bureaux vides à cette heure matinale, jusqu'à une salle de réunion.

– Monsieur Mazuret. Le rendez-vous que vous attendiez.

La secrétaire ferme la porte derrière elle. La salle est petite et sans fenêtre, mais bien éclairée. Les murs sont jaune vif, les meubles blancs. Des personnes au fond de la pièce discutent, un gobelet brun à la main.

– Cher Claude, je vous présente la nouvelle équipe, que j'ai réunie au complet.

– Bonjour !

Claude est satisfait. Il parcourt d'un regard rapide les visages familiers, et s'attarde un instant sur les nouveaux. L'équipe s'assoit autour de la table. Philippe Mazuret reste debout.

– Claude, dit Philippe, vous connaissez Olivier, le directeur marketing. Je vous présente la chef de produit, la directrice en charge de la communication et Laure de la Vignerie, une amie suisse, qui m'est très chère et qui nous conseille pour ce prochain féminin.

– Je connais M<sup>me</sup> de la Vignerie. Si mon souvenir est exact, nous nous sommes rencontrés dans les années 90, lors d'une conférence sur l'avenir de la parfumerie, organisée par le Comité français du parfum.

– C'est exact, monsieur Nael, répond Laure de la Vignerie en souriant.

– Claude, j'ai voulu que vous soyez avec nous pour vous annoncer que nous ne prendrons pas votre dernière création.

La nouvelle consterne Claude Nael. Décontenancé, il ne sait que répondre. La secrétaire réapparaît soudainement.

– Un appel urgent pour vous, monsieur Mazuret.

Philippe Mazuret quitte la pièce. Claude reprend difficilement ses esprits. Il lui faut casser le silence. Il s'adresse à Olivier :

– Cela fait presque deux ans que nous travaillons, et nous venions de conclure. À la demande du laboratoire, j'ai livré la semaine dernière quelques litres de l'essai choisi. J'ai avec moi cet ultime essai, que je vous invite à découvrir.

Ne percevant aucune résistance, Claude pose son cartable sur la table, s'assoit, détache la courroie et saisit un flacon. Il imprègne quelques touches de parfum – ces languettes de papier buvard – et les offre. Le charme opère à nouveau. Il reprend confiance.

Mais la porte s'ouvre. Le visage de Mazuret se durcit. Il sent le sillage du parfum, se tourne vers Claude Nael et le tance :